

WALID HAJAR RACHEDI

ALBERT
CAMUS

NON

À LA DIVISION



“Ceux qui ont dit non”
Une collection dirigée par Murielle Szac.

Prochainement disponible en version audio.

Illustration de couverture : François Roca

Éditrice : Isabelle Péhourticq
Directeur de création : Kamy Pakdel
Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2025 – ISBN 978-2-330-20122-7
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

www.actes-sud-jeunesse.fr
www.ceuxquiontditnon.fr

WALID HAJAR RACHEDI

ALBERT
CAMUS

NON

À LA **DIVISION**



À mon défunt père, Algérien des deux rives.

Albert, 12 octobre 1957

Quand la nouvelle tombe, il ne veut d'abord pas y croire. Comme Meursault, le héros de son premier roman *L'Étranger*, publié quinze ans plus tôt, Albert se sent spectateur de son propre sort, abasourdi. Attablé à son bureau parisien de la rue Sébastien-Bottin, chez son éditeur, il reste un long moment à regarder par la fenêtre les feuilles virevolter sur les pavés avant d'oser relire le message que vient de lui adresser l'ambassadeur de Suède à Paris : *“Cher monsieur Camus, je vous apporte la bonne nouvelle, l'Académie suédoise vous a en effet aujourd'hui, à sa session de cet après-midi, décerné le prix Nobel de littérature.”* Il ne l'a donc pas imaginé, c'est bien

à lui qu'on fait le plus grand honneur dont un écrivain puisse rêver. À quarante-quatre ans à peine, le voilà intronisé au panthéon de la littérature mondiale... !

Le téléphone sonne, mais Albert n'est pas en état de répondre. Il est profondément ému, traversé par un étrange sentiment d'accablement et de mélancolie mêlés. "Quelle ironie de recevoir cette distinction à un moment de ma vie où je me sens aussi peu capable d'écrire." C'est le doute intérieur qui prime la joie. Celle-ci ne prend le pas que quand il imagine la réaction de tous ceux et celles qui ont permis cette consécration. En premier lieu, celle des siens, en Algérie. Il voudrait appeler sa mère, Catherine, pour lui dire qu'elle ne s'est pas battue en vain, qu'elle a eu raison de tenir tête à l'autoritaire grand-mère Sintès opposée à l'idée qu'il continue ses études – "un homme, c'est fait pour travailler", ne cessait-elle de répéter, la voix véhémente, la bouche pleine de ce *r* roulant de

son Espagne natale. Et que s'il a voulu écrire, c'est *d'abord* pour donner une voix à ceux qui, comme elle, n'en ont pas ou en usent si peu par crainte d'être méprisés ou incompris – et souvent, les deux.

Catherine est malentendante. Elle ne sait ni lire ni écrire. Elle n'a jamais pu apprendre la langue des signes, interdite du temps où elle allait à l'école. Elle use d'un langage où les gestes et les regards viennent compléter les bribes de mots que seuls ses proches peuvent comprendre. Elle doit lire sur les lèvres pour saisir ce qu'on lui dit. Le cœur d'Albert se serre toujours quand il l'imagine seule, murée dans ce silence et dans ce petit appartement algérois vétuste de la rue de Lyon, aux toilettes sur le palier. Un appartement qu'elle n'a jamais voulu quitter, ni pour un plus confortable, ni pour rejoindre son fils en France, dans ce pays qu'elle considère étranger. Oui, il voudrait l'appeler, mais elle n'a jamais voulu qu'on installe le téléphone. De peur

de ne pas entendre la sonnerie et, plus encore, de ne pas être comprise de ceux étrangers à son infirmité. Ce n'est pas faute d'avoir insisté, pourtant : "Comme ça, tu pourrais parler aux enfants, ça leur ferait tellement plaisir." Ce n'est peut-être pas plus mal, finalement, finit par se dire l'écrivain. Elle aurait été gênée de l'entendre souffler, une émotion contenue dans la voix : "Cette victoire, c'est la tienne, maman." C'est encore dans ce mutisme complice qu'ils se comprennent le mieux. Ce sont les longs silences de la mère qui ont déchaîné les mots du fils sur papier et dans le monde entier. Comme c'est l'enfance, marquée par le manque et la maladie, qui a forgé l'envie d'Albert de dévorer la vie et le monde. Parfois, il repense à des scènes du quotidien de ses jeunes années dans le quartier de Belcourt comme s'il s'agissait d'une autre vie. Lorsqu'il participe à des événements littéraires, en France ou à l'étranger, entendant des gens parler avec tant de sérieux

de choses si futiles et dissenter sur des réalités qu'ils ne connaissent qu'en théorie, il aimerait parfois pouvoir leur raconter qu'enfant, ils vivaient à trois dans une pièce, qu'il jouait dans la rue avec les fils du balayeur arabe et du coiffeur espagnol, et que pour se laver les mains, tous descendaient remplir un broc au robinet de la rue. Et que ces expériences lui ont appris davantage sur le sens de la vie que tous les manuels de philosophie. Mais sa pudeur le lui interdit. Il n'a jamais voulu faire de sa condition un étendard, une identité littéraire. Ou une identité tout court, d'ailleurs.

C'est seulement quand il est entré au Grand Lycée d'Alger qu'il a compris à quel point l'argent pouvait déterminer la distance entre les êtres et la valeur que son absence ou son accumulation peut vous donner aux yeux des autres. Jusqu'alors, la pauvreté n'avait jamais été un malheur pour lui, et s'il n'avait pas été aveugle aux privations, la chaleur qui avait régné sur

son enfance l'avait épargné de tout ressentiment. Ce fut la réaction de ses camarades de classe quand il révélait être orphelin de père et boursier, ou qu'il écrivait le mot "domestique" pour nommer le métier de sa mère, qui en fut le plus cinglant révélateur. Il croyait être libre, qu'un individu était jugé sur ses actes, défini par ses choix ; dans ce monde, il découvrait qu'un enfant n'était rien d'autre que la somme des choses que ses parents lui ont transmises ou non. La hiérarchie sociale.

Les premiers jours, sentant la honte de son milieu le gagner, il en a même voulu à son instituteur Louis Germain de l'avoir préparé au concours qui l'a amené à intégrer ce prestigieux établissement. Il craignait que sa fréquentation finisse par l'éloigner de ce qui est le plus précieux pour lui : la fidélité aux siens. Celle qui, en définitive, l'aiderait à vivre et vaincre.

Aujourd'hui, c'est à lui que va sa deuxième pensée et à l'incalculable cadeau que fut la main

tendue de cet ancien rescapé de la même guerre que son père. C'est lui qui lui apprend à lire, le premier à avoir cru en son potentiel. Une figure tutélaire. C'est aussi le passeur qui lui a révélé la puissance des histoires. Il se rappelle ce jour où l'instituteur a lu à toute la classe un extrait des *Croix de bois* de Roland Dorgelès. Le petit Albert y a découvert la réalité du front, la Première Guerre mondiale, les tranchées, le monde dans lequel son père, Lucien, a perdu la vie alors que lui-même n'avait pas encore un an. C'était un bout de l'histoire de son père qu'on venait de lui rendre. Jusqu'alors, la figure du père était restée opaque, seulement éclairée par quelques photos semblant dater d'un autre siècle, quelques anecdotes racontées par la mère, les rapports de gestion des domaines vinicoles du temps de Mondovi, deux cartes postales envoyées de la métropole pendant la guerre et les éclats d'obus adressés à la veuve par l'armée après sa mort. Un fantôme. Il en

eut les larmes aux yeux. Voilà donc à quoi servaient les livres : élucider les mystères !

Le téléphone sonne encore, le tirant de sa rêverie. Il décroche cette fois. C'est son ami, l'écrivain Jules Roy, lui aussi natif d'Algérie, qui l'appelle pour le féliciter. "C'est absurde, c'est Malraux qui aurait dû l'avoir", se défend-il, comme s'il s'agissait d'un mauvais tour qu'on venait de lui jouer. Albert anticipe le jugement du milieu des écrivains et des intellectuels : "Et la société parisienne de dénigrement, elle ne va pas me rater !" Au téléphone, son ami s'esclaffe longuement, de ce rire si sonore qui lui donne le mal du pays. "Et avec ce qui se passe en Algérie, ce malheur qui nous accable, me réjouir d'une distinction me semble presque tenir de l'affront." Le rire de son ami s'interrompt brusquement : "Mais qu'est-ce que tu racontes, mon Albert ? C'est précisément à cause de ce qui se passe en Algérie que ce prix est essentiel. Tu vas mettre ton plus beau costume,

aller à Oslo recevoir ce prix et leur dire ce qui est important pour toi. Pour nous.”

Rasséréné par les paroles de son ami, Albert Camus répond au message reçu plus tôt dans l'après-midi : *“Je vous remercie, monsieur l'ambassadeur, et je vous prie de transmettre à l'Académie suédoise les remerciements d'un écrivain français d'Algérie.”*